côté ; le mât, très-flexible, a 7 mètres de hauteur. Cette embarcation est manœuvrée au moyen d'un grand aviron, solidement appuyé au milieu de l'arrière et tenant lieu de gouvernail. Deux hommes, se confiant à ces frêles radeaux, ne craignent pas de s'aventurer à cinquante lieues en mer. « L'effet que produisent ces radeaux, dit Koster, est d'autant plus singulier qu'on n'aperçoit, même à peu de distance, que la voile et les deux hommes qui les dirigent. Ils cinglent plus près du vent qu'aucune autre espèce d'embarcation. »

A Guyaquil, on désigne sous le même nom de grands radeaux, longs de 25 à 28 mètres sur 7 à 9 mètres de largeur, et portant de 20 à 25 tonneaux. On emploie à leur construction un bois appelé *balsa*, moins léger que l'apeiba du Brésil.

JANGAG s. m. (jan-gagh). Comm. Sorte de toile de coton des Indes.

JANGLE s. f. (jan-gle). Syn. de JUNGLE.

JANI (Chrétien-David), philologue allemand, né à Glaucha, près de Halle, en 1743, mort en 1790. Il joignit à l'étude de la théologie et de la philologie celle de l'italien, de l'anglais et du français, devint correcteur au gymnase de Halle, et fut reçu docteur en philosophie en 1774, puis fut mis, en 1780, en qualité de recteur, à la tête du gymnase d'Eisleben, qui, grâce à lui, acquit un haut degré de prospérité. Pour faciliter les études des élèves confiés à ses soins, il publia plusieurs traités et se plaça, par son édition des *Odes* d'Horace, au premier rang des critiques et des philologues de son pays. Les principaux ouvrages de Jani sont : *Initia dialectices cum historiæ philosophicæ tabula* (Halle, 1770) ; *Artis poeticæ libri IV* (Halle, 1774) ; *De moribus Horatii* (Halle, 1778) ; *Horatii opera* (Leipzig, 1778-1782), l'excellente édition des odes du poète latin dont nous avons parlé ; *Remarques sur les Satires et les Épîtres d'Horace* (Leipzig, 1795), etc.

JANICÉPHALE s. m. (ja-ni-sé-fa-le — de *Janus*, n. mythol., et du gr. *kephalé*, tête). Tératol. Monstre à deux têtes, dont les faces sont tournées en sens opposé. Il On a dit aussi JANIFRONTE.

JANICÉPHALIE s. f. (ja-ni-sé-fa-lî — rad. *janicéphale*). Tératol. Conformation des janicéphales.

JANICKI (Clément), en latin **Janitius**, poète polonais, né à Januszig (grand-duché de Posen) en 1516, mort en 1543. Il était fils d'un pauvre paysan. Ses dispositions extraordinaires pour la poésie latine lui valurent la protection de Pierre Kmita, palatin de Cracovie, qui lui fournit l'argent nécessaire pour se rendre en Italie. S'étant rendu à Padoue, Janicki gagna l'amitié du célèbre Bembo, lui dut de voir ses poésies se répandre dans la péninsule et reçut en même temps les honneurs du laurier poétique et le diplôme honorifique de docteur en philosophie (1540). Peu après, la santé du jeune poète s'altéra et il quitta l'Italie, où il mourut à vingt-sept ans. Janicki fut un des premiers poètes de son temps. Ses élégies surtout sont pleines de grâce, de sensibilité et d'une grande pureté de style. Nous citerons de lui : *Vitæ regum Polonæ*, en vers (1563, in-8°) ; *Varietas, elegiæ et epigrammata* (in-8°) ; *Querela reipublicæ regni Poloniæ* (1538) ; *Leucorhodes et Alphesiboeæ*, poésies erotiques, etc. Ses *Poésies* ont été jointes aux épîtres sous le titre de *Janitii poemata in unum libellum collecta* (Leipzig, 1755, in-8°), et traduites en polonais par L. Syrokomla (1848-1851).

JANICKI (Stanislas), mathématicien et mécanicien polonais, né dans le palatinat de Cracovie (Galicie) en 1797. Il était professeur au lycée de Varsovie, lorsqu'il parcourut aux frais de l'Etat l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, et, de retour dans son pays, il obtint une chaire de mathématiques à Plotzck, se fit recevoir docteur en philosophie en 1824, puis fut nommé premier adjoint à l'observatoire astronomique de Varsovie (1825), et professeur de mécanique à l'Ecole polytechnique. Très-versé dans l'économie politique, il créa, en 1843, à Varsovie, une caisse d'épargne, dont il eut la direction. Depuis lors, il a été nommé conseiller, puis président de la direction de la section des mathématiques. On a de lui, sur les mathématiques, la physique et l'astronomie, de nombreuses dissertations et un ouvrage remarquable : *Les Machines à vapeur*, qui a principalement contribué à fonder sa réputation.

JANIÇON (François-Michel), littérateur, né à Paris en 1674, mort à La Haye en 1730. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, son père, qui était protestant, fut exilé à Sierzon et se convertit au catholicisme. A cette époque, le jeune Michel se rendit à Utrecht, où s'était réfugié son oncle, ancien ministre de Blois, et y compléta son instruction. Peu après, il embrassa la carrière des armes, devint aide-major et suivit son régiment en Irlande. Ce régiment ayant été licencié, Janiçon se fit précepteur chez un seigneur irlandais, et revint, en 1705, en Hollande. Pendant plusieurs années, il vécut dans une propriété qu'il avait achetée dans la province de Gueldre ; mais, désireux d'utiliser ses talents, il finit par aller habiter Amsterdam, où il collabora à la *Gazette* de cette ville, devint ensuite rédacteur de la *Gazette de Hatterdam*, puis se rendit à Utrecht, où il publia, en français, un journal, qui obtint un succès éclatant. Un libelle diffamatoire, qu'un de ses amis fit imprimer avec ses presses, fut cause de son départ de cette ville. Pour éviter un procès, il se rendit à La Haye, où bientôt après il devint résident du landgrave de Hesse près des états généraux. On a de Janiçon un ouvrage estimé, intitulé : *Etat présent de la république des Provinces-Unies et des pays qui en dépendent* (La Haye, 1729-1730, 2 vol. in-12), et la traduction de la *Bibliothèque des dames*, de R. Steele (1717), ainsi que celle du *Passe-partout de l'Eglise romaine*, d'Ant. Gavin (1726).

JANICOT (Gustave), publiciste français, né à Limoges en 1830. Il est fils d'un ancien officier. Sa mère, d'origine italienne, lui inculqua de bonne heure sa fervente piété et le fit élever chez les frères de Passy. M. de Genoude, alors rédacteur en chef de la *Gazette de France*, prit pour secrétaire le jeune Janicot, qui ne tarda pas à écrire dans ce journal. Après la mort de Genoude, il devint secrétaire de Lourdoueix, fut en même temps un des écrivains les plus actifs de la *Gazette*, et succéda, en 1857, à Brisset, comme rédacteur du bulletin quotidien. M. de Lourdoueix étant mort à la fin de 1860, ce fut M. Janicot qui reçut la direction de la *Gazette de France*, où depuis lors il fait les articles de fond et des premiers-Paris. Ce défenseur du trône et de l'autel met au service d'idées surannées, devenues aujourd'hui paradoxales et grotesques, un talent qui ne manque ni de facilité ni de verve. Il a publié, en outre, dans la *Gazette*, des articles de critique théâtrale sous le pseudonyme d'Edmond Rack.

JANICULE (mont), en latin *Janiculus mons*, l'une des sept collines sur lesquelles était bâtie l'ancienne Rome. Le mont Janicule était, de l'origine de Rome, couvert de bois et rafraîchi par de nombreuses sources, que le débouisement fit disparaître. On a pourtant retrouvé quelques-unes des sources qui arrosaient cette montagne, par exemple, au rve siècle de l'ère chrétienne, l'eau de Saint-Damase, qui donne son nom à la cour embellie par les loges de Raphaël. On est peu d'accord sur l'origine du nom de Janicule ; les uns le font dériver purement et simplement de *janua* (porte), parce que cette colline, qui fut de bonne heure fortifiée, devint bientôt la porte de Rome ; d'autres, et parmi eux le savant M. Ampère, font du Janicule le mont de Janus. D'après ce dernier écrivain, Janus était un ancien chef sabin, dont on fit un dieu, et qui était venu longtemps avant Romulus s'établir sur le Janicule. Du reste, Ovide fait dire au dieu Janus, dans ses *Fastes* : « Ma citadelle était cette colline que notre âge, corrompu, appelle de mon nom Janicule. » En effet, cette position devait tenter un peuple guerrier comme les Sabins : elle dominait le fleuve et permettait de rançonner les marchands tyrrhéniens qui se hasardaient à le remonter. Au reste, rien de plus naturel qu'un peuple vaillant se soit maintenu quelque temps sur le Janicule, bien plus aisé à garder que le Capitole, et qui, sous le roi Ancus Martius, devint la citadelle de Rome. Pour joindre la citadelle à la ville, Ancus Martius établit un pont, le pont Sublicius, le premier qui ait existé à Rome. Il était en bois, une prescription religieuse dont le motif n'est pas difficile à deviner voulant qu'il pût être détruit en cas de besoin. En effet, s'il eût été en pierre au temps d'Horatius Cocles, on n'eût pu le couper. C'est par le Janicule que la légende fait arriver à Rome l'Etrusque Tarquin. De l'arvenu sur le Janicule, dit M. Ampère, il n'y a ses pas dans Rome, où il entrait inconnu et où il devait régner ; c'est encore aujourd'hui le lieu d'où l'on en saisit le mieux l'ensemble. La ville qu'il avait devant ses yeux était dispersée sur les collines. En face de lui se déployait le Quirinal, alors le mont dominant de Rome, où s'élevait le principal temple sabin ; un peu à sa droite, la petite colline Tarpéienne, qui, sous son règne, devait commencer à s'appeler le Capitole. C'est une belle légende que celle de l'aigle qui enlève la coiffure de Tarquin et la replace sur sa tête au moment où il arrive sur le Janicule. L'aigle, qui devait être dans la suite le symbole de la grandeur romaine, lui apparaît et le couronne sur la plus haute des huit collines, en présence du resplendissant horizon, image de la magnifique perspective que son ambition révait. Après l'expulsion des Tarquins, le roi étrusque Porsenna vint assiéger Rome et s'empara de la citadelle du Janicule ; de là il descendit dans la plaine qui bordait le Tibre, et chacun sait que, sans l'intrépidité d'Horatius Cocles, Rome était prise. Ce fut pendant que Porsenna campait sur le Janicule qu'eut lieu l'acte héroïque de Mutius Scævola. Après la défaite des Sabins, le Janicule tomba au pouvoir de l'ennemi. Une nuit, ce dernier franchit le Tibre et vint attaquer le consul Servilius dans le champ de Mars ; mais il fut repoussé avec un grand carnage et se réfugia sur le Janicule. Le consul passa le Tibre et voulut gravir la pente escarpée de la colline ; mais il fut repoussé à son tour, et il était perdu si son collègue n'était venu le dégager. Ainsi, à la fin du IIe siècle de Rome, la ville qui devait étendre si loin ses conquêtes en était encore à défendre ses faubourgs contre l'ennemi. Plus tard, les plébéiens se retirèrent sur le Janicule lors de leurs discussions avec les patriciens. C'est sur cette colline qu'eut lieu, en 287, la troisième sécession.

JANIE s. f. (ja-ni — de *Janus*, dieu à deux faces, à cause de l'incertitude où l'on est sur la nature de ces êtres). Ornith. nat. Genre de coralliénes, ou, selon certains naturalistes, genre d'algues ayant l'apparence extérieure des coralliénes : *On trouve les* JANIES *à toutes les profondeurs.* (J. LEVÊQUE.)

— **Encycl.** Lamouroux, qui a établi ce genre, le plaçait dans l'ordre des coralliénées et le regardait comme un polypier flexible, musculôse, capillaire, dichotome, articulé. Aujourd'hui, on s'accorde assez généralement à considérer les *janies*, aussi bien que les coralliénes, comme des végétaux de la famille des algues. Quoi qu'il en soit, les *janies* se rapprochent des coralliénes par leur substance, et surtout par leur corps ovoïde, que l'on a regardé comme un ovaire. Les deux genres se lient l'un à l'autre par la *janie* corymbifère, qui présente quelquefois tous les caractères d'une vraie coralline dans sa partie inférieure, tandis qu'il ne s'en trouve aucun dans la partie supérieure.

Les *janies* ne varient point entre elles dans leur forme générale ; la longueur des articulations, le plus ou moins de divergence des rameaux, la taille et l'habitat fournissent seuls les caractères spécifiques, qui sont très-difficiles à apercevoir, à cause de la petitesse de ces êtres. Dans quelques espèces, le nombre des variétés est considérable ; peut-être ces variétés sont-elles de véritables espèces ; mais les caractères les lient à leurs congénères, qu'il est presque impossible de les définir d'une manière bien exacte. Ces végétaux, dans l'eau de la mer, paraissent d'un violet verdâtre, ou rouge noir, couleur qui se change en un rose ou en un rouge brillant, plus ou moins foncé, qui devient d'une blancheur éclatante par l'action de l'air et de la lumière. Leur grandeur ne dépasse jamais 0m,04, et il en existe de 2 millimètres. On les trouve à toutes les latitudes, à toutes les profondeurs. Ils sont, en général, parasites des plantes marines, qu'ils couvrent entièrement de leurs touffes épaisses. Certaines espèces ne se développent que sur la plante marine qu'elles semblent affectionner ; il en est même que l'on ne trouve que sur certaines parties du végétal. La *janie pumila* en offre un exemple : on ne la voit jamais que dans la concavité des feuilles du sargassum turbinatum.

Les *janies* peuvent remplacer la coralline officinale, et la mousse de Corse, ce vermifuge populaire, est souvent constitue en grande partie par différentes *janies*.

JANIKOWSKI (André), médecin polonais, né à Pilzna (Galicie) en 1799. Reçu docteur à Cracovie en 1821, il alla compléter ses études à l'étranger, puis devint successivement professeur de chirurgie théorique à Varsovie (1826), membre du conseil public médical (1832), professeur gratuit, de 1840 à 1857, à l'Ecole pharmaceutique de Varsovie, dont il a été un des fondateurs ; enfin, il fut appelé, en 1859, à la chaire de médecine légale et de psychiatrie de l'Académie médico-chirurgicale de Varsovie, qui l'a élu pour son président en 1861. L'état de sa santé l'a forcé, en 1862, de se démettre de toutes ses fonctions. Outre de nombreuses monographies médicales, on a de lui : *Cours de chirurgie* (1828) ; *Moyens de ramener les personnes en état de mort apparente ou en danger de mort imminente* (Varsovie, 1839) ; *Traité complet de médecine légale* (Varsovie, 1845-1859, 4 vol.) ; *Pathologie et thérapeutique des maladies mentales* (Varsovie, 1864).

JANIN s. m. (ja-nain — dimin. de *Jean*, dont on a fait *Jeanjean*, puis *Jeannot*, puis simplement *Janot* et enfin *Janin*). Sot, niais, badaud. Mari trompé :

Ci-gît maître Antoine Guillin,
Qui de trois femmes fut *janin* ;
Si la mort ne l'eût emporté,
Sans cesse *janin* eût été.

Il Vieux mot.

JANIN (Antoine, baron), général français, né à Chambéry en 1775, mort en 1861. Enrôlé volontaire en 1792, il fit la guerre de la Révolution et de l'Empire, devint chef d'escadron avec rang de colonel en 1810, organisa la garde du vice-roi d'Italie, fit les campagnes d'Espagne et de Russie et reçut en 1813 le titre de baron. L'année suivante, Janin escorta Marie-Louise jusqu'à Blois ; en 1814, il devint colonel dans la garde royale et, un an plus tard, fut promu général de brigade. Lorsque la révolution de Juillet éclata, Janin, qui avait alors un commandement à Bordeaux, prépara tout pour la résistance ; mais, comprenant qu'il ne pourrait comprimer le mouvement populaire, il arbora le drapeau tricolore, envoya sa soumission à Louis-Philippe et reçut le grade de général de division (1830). Janin fut placé dans le cadre de réserve en 1845.

JANIN (Jules-Gabriel), littérateur et critique français, né à Saint-Etienne (Loire) le 4 décembre 1804. Son père était un légiste, savant praticien et habile avocat ; il fit élever son fils au collége de Lyon, qui eut pour condisciple Edgar Quinet, et l'envoya achever ses études à Paris, au collége Louis-le-Grand. Il y devint bon humaniste, se passionna pour Horace, et, cherchant déjà à devenir un écrivain, résolut de prendre pour muse, c'est lui qui le dit, la grammaire. Ses premières pages marquent, en effet, la prétention d'un puriste et touchent par quelques points au style précieux. L'abbé Frayssinous, grand maître de l'Université, lui fit proposer un emploi au ministère de l'instruction publique ; J. Janin le refusa et prit ses inscriptions de droit. Reçu licencié, il n'entra pas au barreau ; la littérature avait pour lui plus d'attraits, et il débuta dans le *Figaro* de 1825, petite feuille satirique, lue à peine dans les théâtres et dans quelques cafés, et où firent leurs premières armes bon nombre de littérateurs contemporains. J. Janin, devenu un critique grave, a fait son *mea culpa* d'avoir collaboré au *Figaro*. « C'était, a-t-il dit, un journal plein d'indignation et de fiel ; chaque matin éclataient de nouveaux sarcasmes et de nouvelles colères. Nous étions tous méchants sans méchanceté et cruels sans le savoir. » Il guerroya pendant près de dix-huit mois dans ce petit journal d'épigrammes, où l'on en saisit le mieux l'ensemble. La ville qu'il avait devant ses yeux était dispersée sur les collines. En face de lui se déployait le Quirinal, alors le mont dominant de Rome, où s'élevait le principal temple sabin ; un peu à sa droite, la petite colline Tarpéienne, qui, sous son règne, devait commencer à s'appeler le Capitole. C'est une belle légende que celle de l'aigle qui enlève la coiffure de Tarquin et la replace sur sa tête au moment où il arrive sur le Janicule. L'aigle, qui devait être dans la suite le symbole de la grandeur romaine, lui apparaît et le couronne sur la plus haute des huit collines, en présence du resplendissant horizon, image de la magnifique perspective que son ambition révait. Après l'expulsion des Tarquins, le roi étrusque Porsenna vint assiéger Rome et s'empara de la citadelle du Janicule ; de là il descendit dans la plaine qui bordait le Tibre, et chacun sait que, sans l'intrépidité d'Horatius Cocles, Rome était prise. Ce fut pendant que Porsenna campait sur le Janicule qu'eut lieu l'acte héroïque de Mutius Scævola. Après la défaite des Sabins, le Janicule tomba au pouvoir de l'ennemi. Une nuit, ce dernier franchit le Tibre et vint attaquer le consul Servilius dans le champ de Mars ; mais il fut repoussé avec un grand carnage et se réfugia sur le Janicule. Le consul passa le Tibre et voulut gravir la pente escarpée de la colline ; mais il fut repoussé à son tour, et il était perdu si son collègue n'était venu le dégager. Ainsi, à la fin du IIe siècle de Rome, la ville qui devait étendre si loin ses conquêtes en était encore à défendre ses faubourgs contre l'ennemi. Plus tard, les

M. Janin, qui vaut surtout par le bonheur et les surprises du détail. Il s'est fait un style qui, dans ses bons jours et quand le soleil rit, est vif, gracieux, enlevé, fait de rien, comme ces étoffes de gaze, transparentes et légères, que les anciens appelaient de l'*air tissé* ; on encore ce style prompt, piquant, brillant, servi à la minute, fait l'effet d'un sorbet mousseux et frais qu'on prendrait en été sous la treille.

« Entre tous ces feuilletons qu'il écrit depuis tant d'années et qui lui assurent une physionomie originale dans l'histoire des journaux de ce temps-ci, on ferait un choix très-agréable, très-intéressant à relire et à consulter. Jamais on n'a mieux parlé que lui de ces choses fugitives et rapides, qui pourtant ont été l'événement d'un jour, d'une heure, et qui ont vécu. Sur un brouillard du soir, sur un violoniste qui passe, sur une danseuse qui s'en va, sur une bouquetière qui meurt, il a écrit des pages délicieuses qui méritent d'être conservées ; sur Scribe, sur Balzac, sur Eugène Sue, sur Théophile Gautier, sur Méry, il a écrit des jugements rapides, nuancés, trouvés à l'heure même, qu'on ne refera pas, et qu'il faudrait découper, isoler de ce qui les entoure. »

Nous sommes de l'avis de Sainte-Beuve : on pourrait, en les isolant du reste, trouver quelques bons morceaux, et Jules Janin a fait lui-même ce choix dans son *Histoire de la littérature dramatique*, découpée dans ses vieux feuilletons. Mais il y aurait un bon tour à le jouer, ce serait de reproduire d'autres articles qui ne sont pas moins dignes de cette naissance, dans le clan des fantaisistes, et il ne faut pas y regarder de si près. Il y fit tout ensemble de la littérature et de la politique pendant deux ans, puis un beau jour, comme il s'en était flairé la révolution de Juillet, il quitta la *Quotidienne* et le *Messager*, où il avait écrit quelques articles, pour entrer aux *Débats*, sous-le-nom de Jacques. Ainsi, d'une valeur de 8,000 fr. : il l'a gardée vingt-deux ans. Ce *Voyage d'un homme heureux*, il l'a raconté tout au long, en 1840, dans la *Revue des Deux-Mondes*, et ce n'est pas le moins attrayant de ses récits. Cette même année, il fut décoré de la Légion d'honneur, sous les auspices de M. Thiers.

De 1840 à 1848, Jules Janin rompit de nombreuses lances en faveur de la tragédie, représentée par Rachel et un peu plus tard par Ponsard, dont il fut l'apôtre dévoué. Ce fut par excellence l'époque militante du critique des *Débats*, et l'école qui se prétendait la restauratrice du bon sens en France le compta parmi ses plus vaillants champions. Disons toutefois que, s'il combattit vaillamment pour Ponsard lors qu'il s'agit de l'opposer à Victor Hugo, il fut le premier à lui faire sentir les ferules aussitôt qu'il eut réussi, et que Rachel elle-même ne fut pas sans recevoir quelques horions, quand elle fut la grande tragédienne acclamée de la France entière. Ainsi le veulent la fantaisie et le caprice, les deux muses inspiratrices de Jules Janin. Notons que pendant cette période il publia encore : le *Prince royal* (1842, in-18) ; *Un hiver à Paris* (1842, in-8°) ; la *Normandie historique* (1843, in-8°) et la *Bretagne historique* (1844, in-8°), deux compilations à images ; une édition de *Clarisse Harlowe*, précédée d'une étude consciencieuse sur Richardson ; une *Suite de Manon Lescaut* (1847, in-16). Après la révolution de Février, il alla rendre visite aux princes d'Orléans, et publia à Londres le *Roi est mort* (1848, broch. in-18). A son retour à Paris, il composa la *Religieuse de Toulouse* (1850, in-8°), où il développe le rêve de Leibnitz d'une alliance entre les jansénistes et les protestants. Un an après parut son épopée entrecoupée des *Gaietés champêtres* (1851, in-8°), et, dans le même ordre d'idées, nous placerons les *Contes fantastiques*, les *Contes non estampillés* et les *Contes du chalet* (1857-1858). De la collection de ses feuilletons des *Débats*, il a tiré deux grands recueils : *Histoire de la littérature dramatique* (1851-1855, 6 vol. in-18, 1re partie), et *Variétés littéraires, Portraits contemporains* (1859, 2 vol.). Ses dernières productions, dans le roman et l'histoire littéraire, sont : les *Petits bonheurs*, illustrés par Gavarni (1856, in-8°) ; *Barnave* (1857, in-8°) ; *Histoire de la Fin d'un monde et du reste* (1860, in-8°), ouvrage dans lequel il donne une peinture assez piquante de la fin du XVIIIe siècle, en essayant de terminer le contre-sens singulier chef-d'œuvre de Diderot ; *Racbel et la tragédie*, grand livre à images (1861, in-4°) ; les *Œuvres d'Horace*, traduction nouvelle (1850-1861, édition petit elzévir), avec illustrations publiées par Curmer (1863, in-18) ; les *Oiseaux bleus*, avec illustrations (1864, in-8°) ; la *Poésie et l'éloquence à Rome au temps des Césars* (1864, in-8°, nouvelle édition, 1865, in-18) ; *l'Amour des livres* (1866, in-18) ; le *Tableau* ou histoire d'amour (1866, in-18) ; *Béranger et son temps*, avec portraits (1866, 2 vol. in-12) ; *Circé*, avec gravure de Staal (1867, in-18) ; le *Chevalier de Fosseuse* (1868, in-18), etc.

Nous n'essayerons pas de détailler les nombreuses notices qu'il a semées çà et là en tête des éditions ou des réimpressions d'auteurs de tous les temps et de tous les pays : *Notices* sur Walter Scott, sur Galland, sur l'abbé Prévost, sur le marquis de Sade, sur Le Sage, sur Sterne, sur Piévée, sur Mlle de Lespinasse ; les introductions qu'il a écrites pour le *Petit carême* de Massillon, pour quelques volumes de la collection latine de Panckoucke, pour le *Jardin des plantes*, de Boitard, pour la *Flore latine*, de P. Larousse ; les articles signés de lui dans le *Dictionnaire de la conversation*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, la *Chronique de Paris*, la *Mode*, le *Journal des enfants*. Contentons-nous de mentionner sa causerie hebdomadaire signée Ernaste, dans l'*Indépendance belge*, et nous serons forcés d'admirer cette merveilleuse activité littéraire.

Jules Janin habite longtemps, rue de Vaugirard, un vaste appartement, orné d'une perruche légendaire, qui, disait-on, l'aidait souvent dans sa tâche quotidienne. Il a transporté ses pénates à Passy, où il occupe un joli chalet, voisin de ceux qu'occupaient Rossini et Ponsard. Il a reçu la consécration de sa carrière en entrant enfin à l'Académie française le 9 mai 1870, fauteuil de Jacques Delille, sur le seuil de laquelle les immortels l'avaient fait longtemps attendre. On se souvient, entre autres, de l'échec qu'il subit en se présentant à la vacance de Lamartine, en 1867. Vigny, échec auquel il était loin de s'attendre. Il eut le bon esprit d'en rire, et il publia le lendemain un feuilleton haut en couleur dans lequel il insera un *Discours de réception... à la porte de l'Académie*, réédité à part (1865, in-32). On ne lui a pas tenu rancune de cette boutade, et il a pu prononcer son vrai discours, un discours académique modèle, bourré de citations latines et d'allusions classiques (1872).

JANIN DE COURBE-BLANCHE (Jean), médecin français, né à Carcassonne en 1731, mort à Lyon en 1799. Il se fit recevoir docteur à Montpellier, exerça pendant quelque temps à Colmette, près de Nîmes, puis se rendit à Avignon, où il s'occupa d'une manière toute spéciale des maladies des yeux. Une opération de cataracte qu'il pratiqua sur un religieux venu tout exprès de Lyon, et dont le succès fut complet, fixa sur lui l'attention publique. Appelé bientôt à Lyon pour en pratiquer d'autres, il reçut dans cette ville un accueil qui le détermina à s'y fixer. Janin s'était aussi beaucoup occupé des moyens de combattre les amphitismes. Nous citerons parmi ses écrits : *Observations sur les maladies des yeux* (Lyon, 1768) ; *Mémoires et observations anatomiques, physiologiques et physiques sur l'œil et sur les maladies qui affectent cet organe, avec un précis des opérations et des remèdes qu'on doit pratiquer pour les guérir* (Lyon et Paris, 1772), ouvrage dans lequel il consigna les fruits de son travail et de son expérience, et qui fut bientôt traduit en plusieurs langues ; *Dissertations sur le méphitisme et l'antiméphitisme* (Paris, 1784) ; *Réflexions sur le triste sort des personnes qui, sous une apparence de mort, ont été enterrées vivantes* (Paris, 1772).

JANINA, ville de la Turquie d'Europe, dans l'Albanie, ch.-l. de l'eyalet de son nom, sur la rive occidentale du lac de Janina, à 850 kilom. O.-S.-O. de Constantinople ; par 39°30' de lat. N., et 19°8' de long. E. ; 25,000 hab. Archevêché grec. Lorsque Ali-Pacha y exerçait sa domination, cette ville était bien plus considérable qu'aujourd'hui, témoin sa population, qui s'élevait à 40,000 hab. Janina, ruinée par la chute de ce petit satrape, se relève peu à peu, et, bien que la plupart de ses édifices aient été détruits, sa situation et son commerce en font une ville importante. On y remarque un vaste bazar, trois ports : Sayades, dans le canal de Corfou ; Salahora et Prévésa, dans les golfes d'Arta et de Prévésa ; des fabriques de galons, de cordonnets de soie et d'or, de gros draps pour les capotes et les cabans, etc.

La population de Janina se compose de chrétiens grecs, de mahométans et de juifs. Les chrétiens y sont en très-grande majorité. La ville est la plus importante de l'ancienne Epire, aujourd'hui Albanie. Il est peu de cités en Orient dont la situation soit plus agréable et plus pittoresque que celle de Janina. « Au pied de la haute montagne de Metzikéli, le premier et le plus bas des gradins du Pinde, et le long de sa base, s'étend un lac de 8 lieues de longueur et de 2 de largeur. Du côté de la montagne, une petite île s'élève au-dessus des eaux ; en face de l'île, un promontoire étroit s'avance dans le lac : c'est là, dit le *Guide en Orient*, de MM. Joanne et Isambert, qu'est bâtie Janina. » A 8 kilom. au S.-E., se voient les ruines de l'antique Dodone, si célèbre jadis par sa forêt consacrée à Jupiter, et dont les chênes rendaient des oracles. Le voyageur, qui de loin a été frappé de l'aspect pittoresque et gracieux de Janina, est tout désenchanté dès qu'il pénètre dans l'intérieur. Comme dans toutes les villes turques, il ne trouve là que des bazars fangeux, des rues tortueuses, étroites et boueuses, et des cimetières mal entretenus. Les mosquées abondent à Janina. On en compte, en effet, une quinzaine ; mais elles n'ont aucune valeur artistique. Les églises chrétiennes, au nombre de sept, ne méritent même pas une mention. On ne peut guère signaler aujourd'hui que l'hôpital, le collége et la bibliothèque, dont le nombre de volumes est très-restreint. Nous avons dit l'hôpital : qu'on ne se figure pas qu'il ressemble aux autres hôpitaux, où l'on reçoit et où l'on soigne les malades ; l'administration de celui de Janina se contente de fournir des aliments aux pauvres. Les châteaux du Lac et de Litharitza, qui jouent un rôle important dans l'histoire de Janina, dominent la ville. Les pachas ont fixé leur résidence ordinaire dans le dernier, et le palais habitable de plusieurs arméniens l'a décoré de fresques qui sentent l'enfance de l'art.

L'époque de la fondation de Janina n'est pas connue. On sait seulement qu'elle était érigée en évêché, et que son église ne tarda pas à devenir métropolitaine. Les Normands et les Napolitains réunis s'en rendirent maîtres dans le cours du XIIIe siècle, et conservèrent ses murailles. Restaurée par Jean, fils d'Alexis Comnène, ou par Jean Ducas, elle tomba dans la suite au pouvoir d'Etienne, roi de Serbie. Celui-ci la donna à un de ses satrapes, nommé Prolampas, avec le titre de césar ; mais ce satrape mort, les habitants, impuissants à réprimer les incursions des Albanais, implorèrent l'aide de Simon, qui leur donna un gouverneur du nom de Thomas, homme despote et cupide, qui les écrasa d'impôts et en fit périr un grand nombre dans les supplices, pour s'approprier leurs biens. Aux horreurs de la tyrannie vinrent s'ajouter celles de la peste, qui, à deux reprises différentes, en 1368 et 1378, désola la ville. Tous ces maux réunis précipitèrent cette opulente cité dans la plus affreuse misère. A la mort du tyran (1383), les habitants de Janina choisirent pour seigneur Isaos, gouverneur de Céphalonie, prince juste et bienveillant, sous l'administration duquel la cité semble renaître et devoir recouvrer son ancienne splendeur. Malheureusement, l'apparition des Turcs en Epire interrompit cette ère de prospérité. C'est le 9 octobre 1431 que ces terribles conquérants entrèrent dans le château de Litharitza. A partir de cette époque, Janina fut administrée par des pachas, sous le gouvernement desquels elle jouit d'une certaine liberté. En 1716, elle fut, pour la première fois, soumise au tribut imposé aux peuples conquis. En 1788, le pachalik de Janina fut dévolu à un homme qui ne le céda pas en despotisme au tyran Thomas, mais sous le gouvernement duquel l'Epire brilla d'un vif éclat. Cet homme était Ali, qui avait acheté à prix d'or le titre de pacha, et qui songeait à faire de l'Epire une souveraineté indépendante.

Les habitants de Janina, sous l'administration intelligente des successeurs d'Ali, ont vu refleurir l'industrie de leur ville et renaître la sécurité des opérations commerciales. Tout porte à croire aujourd'hui que cette cité est destinée, grâce à son admirable situation, à devenir un des centres les plus riches et les plus industrieux de l'Albanie.

L'eyalet on province de Janina, formé de l'ancienne Epire et du N.-O. de l'Acarnanie, a 250 kilom. sur 50 et 928,000 hab. Cette contrée produit des céréales, de l'huile d'olive, du tabac, des oranges et des citrons. Le riz, dont la culture a pris un grand développement, est excellent et compose la nourriture des deux tiers des habitants.

JANIPABA s. m. (ja-ni-pa-ba). Bot. Syn. de GENIPAYER.

JANIPHA s. m. (ja-ni-fa). Bot. Syn. de MANNIOC, genre d'euphorbiacées.

JANIRE s. f. (ja-ni-re). Moll. Genre de mollusques, formé aux dépens des peignes, et non adopté.

— Zooph. Genre d'acalèphes, formé aux dépens des béroes, et comprenant six espèces : *La* JANIRE *hexagone se trouve dans la mer du Nord.* (Dujardin.)

JANISSAIRE s. m. (ja-ni-sè-re — du turc *ieni*, nouveau ; *tcheri*, milice). Soldat d'un corps de troupes d'infanterie qui servait de garde au sultan : *Le moine Irénaïus fait une remarque singulière : le mot* janusa, *qui vient de Janus, dont le temple avait des portes si célèbres, n'a-t-il pas engendré le mot* JANISSAIRE, *gardien de la Porte du sultan?* (V. Hugo.)

— Par ext. Satellite d'un tyran : *Les* JANISSAIRES *du despotisme ont été souvent les vengeurs du peuple.*

— **Encycl.** Le corps des *janissaires*, analogue aux prétoriens et aux strélitz, formait la garde du sultan et défendait les frontières. Créé, suivant quelques auteurs, en 1334, par le sultan Orkhan, suivant d'autres, en 1362, par Amurat Ier, il ne tarda pas à prendre une importance considérable. Cette incertitude des dates provient de ce que ce corps n'eut pas du premier coup son organisation définitive. Orkhan institua les *janissaires* dans le but de les substituer au corps des yagas, dont l'insolence et les exigences dépassaient toute mesure ; Amurat Ier organisa véritablement la nouvelle milice, en lui assignant un mode particulier de recrutement, et en la consacrant par une cérémonie solennelle.

Le mode de recrutement des *janissaires* était singulier : on choisissait parmi les jeunes garçons chrétiens enlevés à leurs familles, soit comme prisonniers de guerre, soit en vertu d'un décret, qui forçait les chrétiens établis en Turquie à donner un sultan un sur cinq de leurs enfants mâles. Ce recrutement inspire à de Hammer les bizarres considérations suivantes : « A l'origine, dit-il, les *janissaires* étaient au nombre de mille ; chaque année, on forçait mille jeunes garçons chrétiens, choisis dans le nombre des prisonniers de guerre, à embrasser l'islam et le service militaire ; et quand le nombre des prisonniers n'était pas suffisant, on le complétait au moyen des enfants que l'on enlevait en